

Mélanie Trouessin est docteure en philosophie. Elle coordonne l'atelier « *Penser les addictions* » du site « *Implications philosophiques* » (<https://www.implications-philosophiques.org/>) et elle anime des formations auprès des professionnels en addictologie.

1- Vous avez soutenu une thèse de philosophie sur la thématique des addictions¹. Pourquoi celle-ci vous intéresse-t-elle autant ?

Depuis le début de mes études en philosophie (et même avant), je me suis toujours intéressée au thème des choix que nous faisons durant notre existence, à la question de savoir si ceux-ci relèvent vraiment de nous-mêmes ou s'ils ne sont que le résultat de contraintes extérieures sur lesquelles nous n'avons pas le contrôle. Lors d'un cours de master portant sur la « rationalité des agents », j'ai découvert que de nombreuses personnes se sont penchées sur ces questions-là également, notamment à travers l'angle de la temporalité : nous faisons constamment des choix, dans le présent, qui nous engagent dans le futur mais, bien souvent, nous ne tenons pas la distance et échouons à tenir nos résolutions, alors même que c'est ce que nous voudrions et que rien ni personne ne nous en empêche. Au sein de ces conduites, qualifiées de paradoxales par l'économie classique, ont souvent été rangées ce que l'on appelle désormais les conduites addictives, qu'il s'agisse des addictions avec ou sans substance. **Les conduites addictives apparaissent souvent comme le meilleur exemple de « mauvais choix » ou de « choix irrationnel »**. De plus, elles s'inscrivent sur un continuum, allant d'addictions plutôt quotidiennes, sans réel danger, à des addictions chroniques et pathologiques : l'amplitude des conduites addictives est donc telle que **c'est une question qui concerne tout le monde**. Il m'a dès lors semblé naturel d'en faire un **objet pour une interrogation philosophique**, dans la mesure où cette discipline questionne des **phénomènes de nature universelle, complexes et porteurs d'enjeux importants**, ayant un **fort impact sur l'existence des gens** et sur **l'évolution de la société**. A cet égard, la compréhension des addictions comme de simples conduites relevant d'un « mauvais choix » ou d'un « choix irrationnel » est foncièrement insuffisante mais – et c'est là où des désaccords peuvent émerger – n'est pas totalement dénuée de sens. Tout mon travail a été de **cerner au maximum ce phénomène multidimensionnel que sont les addictions** et de montrer que la perspective médicale de l'addiction n'est pas incompatible avec une perspective, non pas morale, mais qui octroie une part d'agentivité aux personnes addictes. C'est donc en résumé l'aspect paradoxal et énigmatique des conduites addictives, ainsi que le fait qu'elles concernent potentiellement tout un chacun qui m'ont intéressé dans cette thématique.

2- D'autre part vous formez des personnels dans le domaine de l'addictologie. Que pensez-vous leur apporter ? Pensez-vous que dans les années à venir l'approche de la question des addictions peut changer ?

Parler de « formation de personnels » à mon propos est sans doute un peu excessif mais il est vrai que j'interviens au sein d'une structure addictologique lyonnaise et ait proposé plusieurs interventions dans des CSAPA, cliniques ou associations. J'essaie à chaque fois

¹ L'addiction comme pathologie de la volonté : repenser l'impuissance de la volonté à la lumière des sciences cognitives : <http://www.theses.fr/2017LYSEN079>

de proposer un **temps de réflexion à propos des mots utilisés** à la fois **par les patients et par les soignants**. Par exemple, réfléchir sur l'**usage persistant du terme de « volonté »** chez les patients alors qu'il est souvent occulté par les soignants au profit de termes tels que « motivation » ou « prise de décision » est intéressant : cela permet par exemple de revenir sur le concept de volonté en l'ancrant dans une **philosophie de l'action** plutôt que dans une philosophie morale, ce qui peut éclairer l'usage de ce terme chez les patients pour qui retrouver « un peu de volonté » signifie redevenir un peu auteur de ses actes, ce qui est **primordial dans le processus de rétablissement**. L'analyse conceptuelle de la philosophie peut tenter de distinguer la **volonté comme principe d'action** (l'agentivité) qui doit mener à une imputation de responsabilité (nécessaire, me semble-t-il), de la volonté comme faculté de bien ou mal agir, qui ne peut mener qu'à une imputation de faute morale et de blâme, délétère pour la prise en charge et le rétablissement des personnes.

La façon dont on prend en charge les addictions a déjà beaucoup changé ces dernières années, devant deux phénomènes : l'avènement du paradigme de la réduction des risques et la consolidation des modèles biopsychosociaux des addictions. **Il est donc tout à fait naturel de se tourner de plus en plus vers les sciences humaines pour comprendre et traiter les addictions.**

3- Avez-vous des projets personnels, comme par exemple des pistes de recherche sur cette question des addictions ?

Étant actuellement enseignante de philosophie au lycée, je ne peux pas consacrer beaucoup de temps à la poursuite de mes recherches sur cette question mais je conserve plusieurs projets en cours : la coordination de l'atelier « *Penser les addictions* » dans la revue en ligne « *Implications philosophiques* », un **projet sur la question du jugement social porté par le laboratoire de psychologie de la faculté de Strasbourg** ou encore l'écriture d'un article sur les salles de consommation en collaboration avec un médecin addictologue. Par ailleurs, l'idée par laquelle je termine dans mon travail de thèse – la **proximité entre addictions et obsessions** – constitue la piste principale par laquelle j'aimerais poursuivre mon travail.